



**HAL**  
open science

## Phénoménologie du labyrinthe intérieur

Jean Vion-Dury, Gaëlle Mougin

► **To cite this version:**

Jean Vion-Dury, Gaëlle Mougin. Phénoménologie du labyrinthe intérieur. Chroniques phénoménologiques, 2022, 21, pp.22-26. hal-03666552

**HAL Id: hal-03666552**

**<https://hal.science/hal-03666552v1>**

Submitted on 12 May 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Phénoménologie du labyrinthe intérieur

Jean Vion-Dury\* et Gaëlle Mougin\*\*

\* Aix Marseille Univ, CNRS, PRISM, Marseille, France

\*\* Psychiatre. Institut de Phénoménologie Expérientielle, Marseille (IPHEX)

1- En Occident, nous avons pris l'habitude de penser la psychologie sous de nombreuses formes paradigmatiques plus ou moins compatibles entre elles. Nul ne s'étonnera ainsi que les fonctions cognitives telles que les pense la psychologie cognitive puissent sembler incompatibles avec l'inconscient freudien et ses différentes instances, ou avec l'inconscient collectif et archétypes de Jung. De même il est difficile de comprendre comment les processus cognitifs tels qu'ils sont décrits peuvent rendre compte de la conscience non-réflexive telle que Husserl la pense, ce qu'il appelle les vécus d'arrière-plan (Husserl, 1985, p. 147). À vrai dire, les neurosciences cognitives ou non n'expliquent en rien la conscience, s'en approchant, dans le meilleur des cas, de très loin avec des modèles exclusivement électriques ou informatiques sous-tendus plus ou moins par une anatomie fonctionnelle médiocrement résolutive au regard de la finesse probable des activations cellulaires engagées (Vion-Dury and Naudin, 2017 ; Vion-Dury, 2019). Il en est de même des approches neuro-phénoménologiques et enactives dont nous avons décrit il y a peu les limites et qui saturent inutilement le paysage neuroscientifique et psychologique (Vion Dury, 2021). Enfin, comme Bergson a pu l'écrire (Bergson, 2008, p. 4) peut-il y avoir équivalence entre le cerveau et la conscience (en langage actuel, entre les états cérébraux et les états mentaux), ou le cerveau est-il simplement un support (un clou) probablement nécessaire mais non suffisant à la forme de l'expérience consciente (le vêtement tenu par le clou) ?

2 - Il nous a semblé intéressant dès lors, de poser la question de ce qu'est l'expérience des processus de pensée, dans leur variété, leur instabilité, indépendamment de tous les paradigmes et modèles actuels. Et seules des auto-explicitations phénoménologiques de ces processus nous semblent permettre de saisir au moins métaphoriquement cette incroyable complexité et versatilité de ce qui se passe dans le psychisme humain. Ou, si l'on veut, en déployer ce qu'on en saisit, non pas dans un modèle mathématique, informatique ou logique, mais comme une aventure en un lieu (*topos*) improbable et immatériel.

3 - Tout d'abord, il nous faut assumer de notre finitude. C'est-à-dire en fait que, dès le début de notre vie mentale consciente et inconsciente, dans nos trajectoires de pensées et d'actions, nous nous heurtons à des murs, à des impossibilités qu'elles soient physiques (physiologie, maladies), familiales (éducation, structure familiale, psychisme groupal de la famille), sociales (contraintes morales, économiques, géographiques etc.) ou encore politiques. Au bout du compte, malgré ce désir de liberté qui nous habite et qui, de fait, trouve souvent une certaine concrétisation (heureuse ou moins heureuse), nous nous heurtons à ces limites qui agissent comme des parois infranchissables tout en générant une sorte de forme ou de structure globale dans laquelle nos pensées émergent. Par ailleurs, en raison de la complexité du milieu (naturel, social...) dans lequel nous sommes immergés et de la multiplicité des solutions possibles (entrevues ou non) à des problèmes posés, nous sommes en permanence face à des bifurcations, hésitant dans les choix qui peuvent le cas échéant devenir des impasses.

Enfin, comme l'a bien montré Heidegger, l'être de l'homme, le Dasein, est historial, il est histoire, (Heidegger, 1986, p. 442 et suivantes) , il est inclus dans un temps non physique et le mouvement psychique construit des trajectoires qui commencent à l'aube de la vie et durent tout le long de celles-ci. Certains fragments de trajectoires se dupliquent, d'autres se reproduisent à l'identique, d'autres sont durables, certaines transitoires, d'autres enfin sont complètement erratiques. La multiplicité des bifurcations, la reproduction plus ou moins complète de ces trajectoires, la présence même de faisceaux de trajectoires plus ou moins cohérentes, tout cela crée un système typiquement chaotique dans lequel on retrouve très logiquement des attracteurs (étranges ou non) et des fractals, c'est-à-dire la reproduction de formes (psychiques, historiques) et ce, quelle que soit l'échelle d'observation et de description (Lurçat, 1999).

4 - Si l'on associe les processus de bifurcation et/ou de chaos, de trajectoires plus ou moins pertinentes, avec la présence de murs et de limites , alors nous décrivons un labyrinthe dans lequel, dès le premier jour de notre vie (en fait la fécondation), notre vie mentale consciente, non consciente, réflexive, imaginaire, archétypale, instinctive s'engage pour n'en sortir que le jour de notre mort. Dans ce labyrinthe s'entremêlent

des processus biologiques et des processus psychiques conscients ou inconscients tels qu'ils ont été décrits dans l'histoire tout entière de la psychologie et de la philosophie et dont les liens restent encore bien mystérieux.

5 – Spontanément, on imagine un labyrinthe sur un plan (donc espace un en deux dimensions) tel que nous en présente l'iconographie habituelle. On imagine aussi des murs plus ou moins solides contre lesquels on bute et qui nous obligent à faire demi-tour. Or il nous faut raffiner notre métaphore. Tout d'abord de ce labyrinthe, y compris l'enceinte qui constitue la réalité infranchissable de notre finitude humaine, les parois ne sont pas si rigides que cela. Elles sont molles, à la fois gluantes fibreuses, organisées et mouvantes : elles pourraient avoir la consistance des fascias, ces coulées de fibroblastes et de substance fondamentale protéique, qui assurent la continuité et la tenue des organes notre corps. Ensuite, cet espace mental labyrinthique n'a aucune raison d'être bidimensionnel. Il est en fait proche d'un espace de Hilbert (Penrose, 1995, p. 267-271) d'une pluri dimensionnalité à deux chiffres, dont une dimension au moins serait historique et donc temporelle. Ainsi l'espace mental labyrinthique n'a rien de simple à penser et si métaphore il doit y avoir, elle ne peut être support d'une quelconque réduction, d'une quelconque mesurabilité, d'une quelconque scientificité.

6 – Si comme le dit Stern, après James, la conscience vole, comme un oiseau, de branche en branche (Stern, 2003, p. 63), il nous faut alors partir de ces mouvements aviaires, de ces sauts et vols, de ces mouvements soudains et rapides d'un moment de conscience à l'autre, tout en gardant en tête la superposition à chaque instant de multiples composantes (guises) de cette conscience épaisse et dans laquelle on trouve notamment la conscience du soi, l'émotion, la perception, l'imaginaire, la mémoire (Le Blanc, 2015 ; Vion-Dury and Mougín, 2016). Ces moments de conscience réflexive apparaissent comme des clignotements très rapides de la pensée, font saillance et sautent d'un endroit à un autre du labyrinthe intérieur, évidemment dans ses chemins et butant sur ses limites. Leur mouvement est tel que l'on pourrait ainsi les imaginer comme des points lumineux qui se déplacent à toute vitesse dans les profondeurs de l'espace mental, sautant d'une bifurcation à l'autre, se perdant dans des impasses, restant parfois suspendus et interrogatifs, ou bien travaillant en vrille dans l'approfondissement d'une idée. La réflexion intense (comme dans la résolution de problèmes) multiplierait ces points lumineux de la conscience réflexive dans une zone étroite du labyrinthe mental.

7 – Mais ce qui se passe à l'occasion de l'émergence de chaque point de conscience faisant saillance dans l'espace mental, ce sont de multiples résonances qui apparaissent dans d'autres zones de ce labyrinthe. Il y a trois manières de saisir la présence de ces résonances. La première est l'explicitation du moment de conscience telle qu'on la pratique en phénoménologie, dans l'entretien d'explicitation (Vermersch, 2012) ou l'entretien phénoménologique expérientiel (EPE) (Mougín and Vion-Dury, 2018). La seconde est la connaissance que donne la lecture des œuvres des auteurs qui se sont attachés à décrire les mouvements de conscience tels Binet (Binet, 1903) ou de ceux qui ont décrit les phénomènes et processus inconscients, c'est à dire essentiellement les psychanalystes, que cette description intéresse l'inconscient personnel (Freud, Lacan) ou l'inconscient collectif (Jung, 1993, p. 117 et suivantes). Dans les deux premiers cas, c'est dans le moment de conscience, chez les personnes habituées à expliciter et décrire les vécus d'arrière-plan que ce soit sous la forme phénoménologique ou psychanalytique, qu'une « bascule » s'opère où la réflexivité change de forme, se fait plus lâche, prend la forme d'une transe pour se mettre à l'écoute de ces vécus d'arrière-plan. La troisième manière relève de la psychothérapie, quand on met les patients dans une transe légère ou profonde (hypnose, EMDR, psychanalyse) et qu'on leur demande ce qui vient là, à cet instant. On voit alors se dessiner des résonances et des trajectoires, certes incomplètes, mais qui ouvrent la possibilité de saillances et résonances pertinentes dans le labyrinthe du thérapeute afin de faire prendre conscience au patient de ce qui se passe en lui.

8 - Ainsi le moment saillant de la conscience est accompagné de multiples résonances dispersées dans le labyrinthe intérieur et que l'on peut saisir avec quelque habitude ou formation. Et ce sont ces résonances qui sont probablement à l'origine de nouvelles idées, extraites du feuilletage d'une pensée présente sur plusieurs plans simultanés (Vion-Dury, 2014). Au bout du compte, à un moment de conscience réflexive est associée une constellation de résonances plus ou moins lumineuses, plus ou moins détectables et d'autant plus riche que le sujet est plus cultivé, plus véloce et fluide dans sa pensée, plus puissant dans sa réflexion. Les résonances peuvent toujours devenir saillances et réciproquement.

9 – Ces résonances intralabyrinthiques puissamment associées à des saillances réflexives, sont largement d'origine mémorielle ou imaginaire. Des images, des scènes apparaissent exactement comme quand on

écoute de la musique, ou comme on lit un roman. La musique, le roman, les arts en général, sont des activateurs de constellations de résonances dès lors qu'on accepte l'épochè (la suspension du jugement) que génère la mise en transe légère. C'est ainsi que des stratégies complexes s'élaborent sous nos yeux, que des solutions apparaissent pour peu qu'on laisse les constellations s'organiser, se déployer, s'élargir par ébranlement conjoint etc. C'est ainsi que les patients tournant en rond dans une hyperréflexivité en lien avec leurs difficultés trouvent soudain la solution de leurs problèmes. L'hyperréflexivité des patients ayant un traumatisme psychique peut ainsi apparaître comme un blocage sur des saillances et une négligence des résonances imaginaires associées dans le labyrinthe intérieur. Comme le signalent à de multiples reprises Jung mais également Roustang, l'imaginaire (l'imagination) est une force majeure dans le psychisme, bien supérieure à la force de la réflexion (Jung, 2014, p. 80-88 ; Jung, 2019, p. 65-67 ; Roustang, 2002). Et cet imaginaire, d'une infinie richesse de création, occupe une grande partie du labyrinthe intérieur, le transforme, en meut les chemins, en détruit les impasses.

10 – Cette métaphore du labyrinthe intérieur doit aussi s'appliquer à la problématique de l'intersubjectivité. La première question est : « qu'est-ce qu'on voit du labyrinthe mental de l'autre ? ». Plusieurs éléments (langage, mimogestualité) nous permettent d'entrevoir les formes de l'espace mental de celui qui est en face. Et cela pose d'emblée le problème de l'empathie. L'empathie ne serait-elle pas une bonne coalescence, plus ou moins profonde, des labyrinthes intérieurs ? Comprendre l'autre n'est-il pas en fait en découvrir de multiples aspects d'un espace mental plus ou moins complexe, plus ou moins développé ? Et dans l'unipathie (Stein, 2012, p. 39-43) jusqu'à quel point va la coalescence (ou la fusion) des deux labyrinthes intérieurs ? La saisie obligatoirement partielle du labyrinthe mental de l'autre est la condition de l'amitié et plus encore de l'amour. C'est aussi probablement la condition de toute action thérapeutique profonde et réussie. Car le thérapeute est invité à plonger (progressivement) dans le labyrinthe du patient et notre expérience montre que cette plongée est souvent d'autant plus massive que le patient est à haut potentiel intellectuel. Les formes de pensée, la multiplication des dimensions possibles de la manière dont l'autre se déplace au sein de son labyrinthe, c'est ce que nous montrent les psychothérapies ou les rencontres merveilleuses. Quand Rosa parle de créer des îlots de résonance (Rosa, 2018, chapitre XI), ne dirait-il pas alors, justement, qu'il s'agit de laisser les saillances réflexives pour laisser venir les émotions et les affects qui gisent, eux, dans les résonances se produisant dans les profondeurs du labyrinthe ?

11 – Il est ainsi probable que toutes les philosophies mettant la rationalité en avant et ne créant des systèmes que par elle, amputent l'humain de sa part la plus vive. Non que la rationalité soit un problème en soi, mais isolée, mise sur un piédestal, transformée en computation et mesure (Heidegger, 2010, p. 156-165), elle génère un humain dont l'évolution naturelle est le cyborg, le numérisé, la conception informationnelle du fonctionnement de la pensée et du cerveau. L'oubli de la complexité labyrinthique de l'esprit humain, cette folie de l'atomisme associationnisme qui reste présente, mais cachée, y compris dans les paradigmes émergentistes et connexionnistes des neurosciences cognitives, tout cela est l'héritage d'une idéologie de la toute-puissance née avec la philosophie des « Lumières ». On en voit désormais les effets : le surgissement d'un incontestable progrès matériel associé à une régression quant à la question de l'être. C'est pourquoi, de ce labyrinthe intérieur, la psychologie scientifique ne voit qu'une projection sur un plan (deux dimensions) de l'ensemble de ses dimensions, manquant ainsi la profondeur et la complexité au profit d'une mesure vaine, mais rassurante, des processus qui surviennent. Et il ne lui reste plus qu'à construire, amplifier, imposer des paradigmes qui sont tous marqués, peu ou prou, du sceau d'une idéologie

12 – Se pose aussi la question des processus aux confins du labyrinthe intérieur. Si la psychologie scientifique contemporaine insiste sur les croyances, les biais cognitifs, les illusions, il nous semble que c'est parce qu'elle oublie, ou ne veut pas voir, la dimension non rationnelle du labyrinthe ni d'ailleurs ses connexions avec le labyrinthe du monde. Les expériences que relatent certains patients dans les séances de psychothérapie, expériences spirituelles d'entités se présentant à leur regard, expériences chamaniques d'arrière mondes, expériences de tunnel lumineux et de voix inouïes à proximité de la mort, expériences de guérison du feu à distance, expériences dites « de pic », de sentiment océanique etc., tout cela nous semble relever des confins dimensionnels du labyrinthe intérieur en connexion avec le labyrinthe du monde. Il ne s'agit pas ici de rentrer dans l'idéologie du New Age en proclamant de manière grossière que tout est résonance, comme certains le clament dans un physicalisme vulgairement mâtiné d'écologie. Il s'agit tout d'abord d'assumer le mode d'appropriation du monde qui était dans notre histoire collective d'Occidentaux avant notre civilisation naturaliste, c'est-à-dire la civilisation analogique du Moyen-Âge (qui est aussi celle de la Chine ancienne) telle que la décrit Descola (Descola, 2015, p. 351-393). Dans le type civilisationnel analogique, les liens entre les hommes et le monde n'étaient pas ceux qu'entretiennent dans leur domination, les humains contemporains. Ils constituaient une harmonie, un cosmos, certes sans le confort

et la sécurité matérielle contemporains, mais où des phénomènes étranges pouvaient sinon être expliqués, du moins entendus et acceptés.

Il s'agit ensuite, avec une infinie modestie, de saisir qu'il y a des « lieux », ou comme dirait Heidegger des « espaces-et-temps » de notre espace- et – temps mental qui échappent à la fois à notre raison et à nos possibilités de description. Il s'agit non pas de créer une nouvelle vision du monde, mais de nous soumettre au questionnement bienveillant que notre ignorance radicale et essentielle, nous impose. Radicale, parce que nos racines mentales plongent dans une nescience que les multiples mythologies (à commencer par les multiples mythologies scientifiques) tentent de masquer, et essentielle, parce qu'il nous semble que c'est le destin, la finitude et la limite de l'humain que de savoir qu'il ne sait rien, qu'il est suspendu dans l'abîme du hors-fond et qu'il oscille dans l'incertitude définitive.

13 – En réalité il nous faut aussi dépasser la problématique de la conscience (réflexive ou non). L'idée même de ce labyrinthe à grand nombre de dimensions nous appelle à reposer le problème de l'âme, qui excède infiniment la conscience, échappe à toute objectivation et théorisation. Car ce qui anime, l'*anima*, nous semble à la fois appartenir au labyrinthe et le faire vivre, et en même temps dépasser la conscience ou même l'inconscient chosifié, théorisé (Jung, 1995, p. 32-33). C'est l'âme seule qui permet de sortir du labyrinthe intérieur vers la transcendance dont on ne peut dire le nom.

14 - Ainsi, notre labyrinthe intérieur ne peut qu'échapper à toute mesure, à toute image fonctionnelle ou non, à toute théorisation abusive, à tout modèle fut-il génial, pour nous obliger à le contempler et tenter de faire ce « retour aux choses mêmes » que Husserl et Heidegger nous proposent de faire, pour, dans ce mouvement entre ignorance, incertitude, fascination, émerveillement, angoisse et plénitude, accueillir ce qui sourd du plus profond de notre labyrinthe et de celui de l'autre et laisser venir ce qui vient, gardant en chaque instant le sourire de l'ange de la cathédrale de Reims.

## Références

Bergson, H. (2008). Matière et mémoire : Essai sur la relation du corps à l'esprit (Presses Universitaires de France - PUF).

Binet, A. (1903). L'étude expérimentale de l'intelligence. (Paris: L'Harmattan).

Descola, P. (2015). Par-delà nature et culture (Paris: Folio).

Heidegger, M. (1986). Etre et temps (Paris: Gallimard).

Heidegger, M. (2010). Séminaires de Zurich (Paris: Gallimard).

Husserl, E. (1985). Idées directrices pour une phénoménologie (Gallimard).

Jung, C.-G. (1993). Psychologie de l'inconscient (Paris: Georg Editeur).

Jung, C.-G. (1995). L'âme et la vie (Paris: Le Livre de Poche).

Jung, C.-G. (2014). Métamorphoses de l'âme et ses symboles (Chêne-Bourg: Le Livre de Poche).

Jung, C.-G. (2019). La structure de l'âme (L'esprit du temps).

Le Blanc, I. (2015). Epaisseur spatialisante de la conscience. Thèse de Philosophie. Rouen.

Lurçat, F. (1999). Le Chaos (Presses Universitaires de France - PUF).

Mougin, G., and Vion-Dury, J. (2018). L'entretien phénoménologique expérientiel de premier et de deuxième ordre : vers la découverte des « métamorphoses expérientielles ». hal-01591788.

Penrose, R. (1995). Les ombres de l'esprit: à la recherche d'une science de la conscience (Paris:

InterEditions).

Rosa, H. (2018). Résonance (Paris).

Roustang, F. (2002). Qu'est-ce que l'hypnose ? (Paris: Minuit).

Stein, E. (2012). Le problème de l'empathie (Paris: Cerf).

Stern, D.N. (2003). Le moment présent en psychothérapie: un monde dans un grain de sable (Paris: O. Jacob).

Vermersch, P. (2012). Explication et phénoménologie (Paris: PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE - PUF).

Vion Dury, J. (2021). Varela: inutile, incertain, pénible ? Chroniques Phénoménologiques 14–41. .

Vion-Dury, J. (2014). Épistémologie des multiples possibles. Fondements phénoménologique et quantique ; résonances avec l'esthétique du baroque. In Esthétique et Complexité II Neurosciences, Évolution, Épistémologie, Philosophie, (Paris: J.L L'Estocard et J.P Allouche), pp. 89–114.

Vion-Dury, J. (2019). De la neurophysiologie sèche à la neurophysiologie humide : Entre mythologies neuroscientifiques et incertitudes psychiatriques. Annales Médico-Psychologiques 177, 273–278. .

Vion-Dury, J., and Mougin, G. (2016). Modalisations du champ conscientiel : une approche phénoménologique et morphodynamique,. Psychiatre Sciences humaines et neurosciences (PSN) 14, 7–27.

Vion-Dury, J., and Naudin, J. (2017). Peut-on transposer les modèles de la neurologie à la psychiatrie ? « Cette science n'a rien à nous dire... ». In Essais d'épistémologie Pour La Psychiatrie de Demain, (Toulouse: ERES), pp. 33–50.